



# Sur la route de Madison

*The bridges of Madison County*  
de Clint Eastwood

## Fiche technique

USA - 1995 - 2h15

Couleur

Réalisateur :

**Clint Eastwood**

Scénario :

**Richard La Gravenes**  
d'après le roman de  
Robert James Waller

Musique :

**Lennie Niehaus**

Interprètes :

**Clint Eastwood**

(Robert Kincaid)

**Meryl Streep**

(Francesca Johnson)

**Anne Corley**

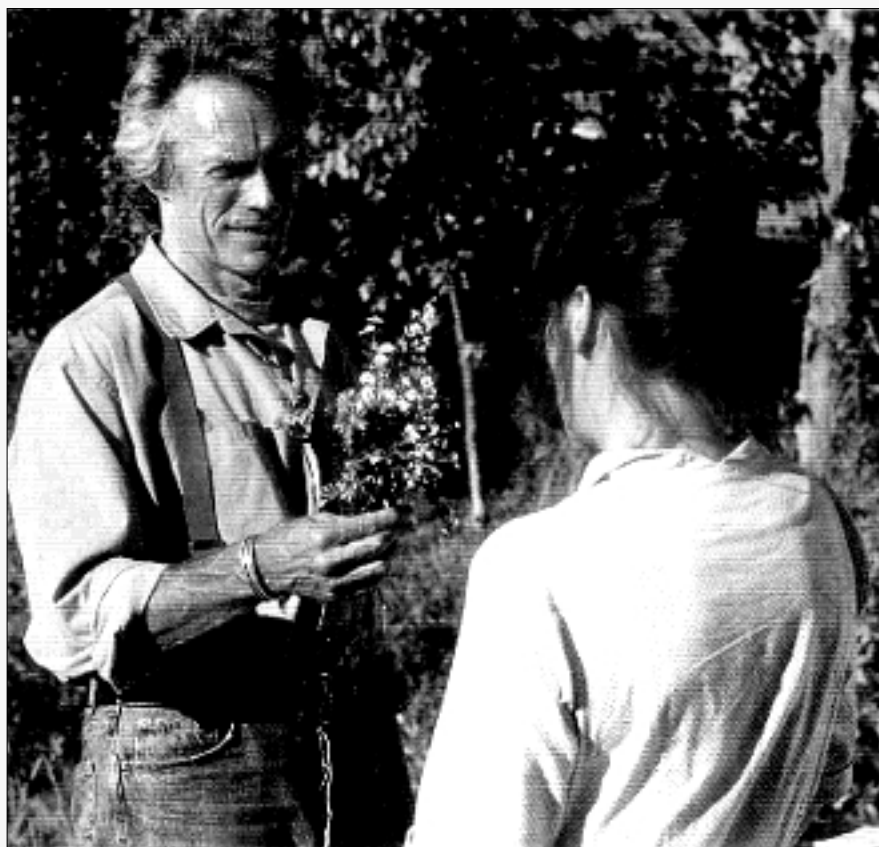
(Carolyn)

**Victor Slezak**

(Michaël)

**Jim Hayne**

(Richard Johnson)



Meryl Streep et Clint Eastwood

## Résumé

Francesca Johnson vient de mourir. Michaël et Carolyn, ses enfants ouvrent ses tiroirs. Ils y découvrent des appareils photo, un vieux numéro de National Géographie, une lettre d'un nommé Robert Kincaid et surtout le journal intime où leur mère raconte les quatre jours de passion vécus trente ans auparavant. Iowa, 1965 : Francesca vit paisiblement avec son mari Richard et leurs deux rejetons. En compagnie de ses enfants, Richard part pour plusieurs jours à la foire locale. Un étranger, Robert, qui s'est égaré, lui demande le chemin pour un vieux pont couvert qu'il veut photographier. Elle l'accompagne, puis l'invite à dîner.

## Critique

(...) Une rencontre fortuite et fatale (les premières paroles du héros à l'héroïne, «J'ai l'impression d'être complètement perdu», peuvent être lues comme annonçant une autre perte, car Robert Kincaid va effectivement se perdre dans un amour-certitude «comme il n'en arrive qu'une fois dans une vie !» - mais ne faut-il pas se perdre pour se trouver ?) un homme et une femme que tout semble séparer (conformément à la tradition, il est voyageur, vagabond, sans attaches ; elle est sédentaire et attachée à la terre, au foyer, à la famille ; des circonstances temporairement favorables à l'éclosion de l'idylle (les amoureux seront seuls au monde pendant quatre jours,) mais réso-

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

lument défavorables à son prolongement assurent que la passion, contenue dans les quelques heures d'une brève rencontre, n'aura pas à subir l'usure du temps (Robert et Francesca ne vieilliront pas ensemble) : elle vivra éternellement dans la mémoire des amants, malgré leur séparation définitive. Elle leur survivra même, puisque leur histoire, après leur mort, «inspire» les enfants de Francesca qui y trouvent une leçon pour la direction de leur propre existence. (...) La plupart de ces éléments se trouvent dans le roman de Robert James Waller, dont le phénoménal succès populaire a entraîné - réaction de mauvaise humeur que bien d'autres best-sellers mériteraient autant ou davantage - des condamnations d'une extrême violence de la part des critiques (littéraires ou autres, professionnels ou amateurs ; quelques millions de lecteurs [lectrices ?] enchantés mis à part, tout le monde s'accorde à ranger le livre de Waller parmi les romans à l'eau de rose comme on n'en fait plus depuis Delly). Waller avait d'ailleurs prévu cette réaction et tente de la désamorcer, dans son chapitre d'introduction, en la mettant sur le compte de l'insensibilité généralisée de notre époque qui «tend à condamner comme sentimentalité larmoyante des sentiments authentiques et profonds». Il n'a certainement pas tout à fait tort. Toujours est-il que le cinéaste adaptant le livre partait avec un certain handicap. (...)

Eastwood et son scénariste ont judicieusement décapé ces ponts agrestes de l'épaisse couche d'enduit mystico-lyrique tocard et de poésie de bazar dont ils avaient été recouverts, restaurant la simplette mais touchante histoire d'amour que l'amphigouri wallérien menaçait constamment d'étouffer. Elle y gagne en crédibilité et en force d'émotion. Peu de films ont été aussi fidèles à leur source tout en en modifiant aussi profondément le ton. Eastwood se révèle idéal pour incarner le personnage de Kincaid une fois débarrassé de sa dimension pseudo-mythique ; ce «loner» endurci et vieillis-

sant qui rencontre l'amour (le vrai, le grand-amour-qui-dure-toujours) ne surprendra que ces spectateurs qui ne veulent voir qu'une facette d'un acteur à la complexité et aux ambiguïtés pourtant flagrantes depuis longtemps. Le réalisateur, lui, trouve ici l'occasion de donner libre cours à son goût croissant pour l'intimisme, les pauses méditatives, les rythmes tranquilles : voici un film d'Eastwood non seulement sans violence (le seul moment brutal est celui où Meryl Streep, irritée, jette un peu rudement une assiette sale dans l'évier, mais pratiquement sans action - même érotique (les étreintes des deux amants sont évoquées avec une discrétion peu commune de nos jours, et dont personnellement je sais le plus grand gré à Eastwood, même si sa délicatesse frôle parfois le cliché un peu mièvre).

Jean-Pierre Coursodon  
Positif n°415 - Septembre 1995

### Love story



En se lançant cette fois dans un genre inédit pour lui, la romance sentimentale, il a, au fond, une démarche identique à celle qu'il a eue avec le western : c'est aux codes du genre qu'il s'intéresse. Il ne cherche surtout pas à les contourner. Il les adopte pour mieux les détourner. La sincérité avec laquelle il scrute les sentiments de ses personnages fait la

différence. Il ne se contente pas de dérouler l'histoire, il porte sur celle-ci un regard incisif et, finalement, mélancolique - une autre constante de l'univers «eastwoodien»...

Clint Eastwood croit en cette aventure amoureuse entre Francesca et Robert. Il croit à ce qu'ils sont : lui, l'artiste qui, à force de concessions, a laissé s'évaporer une partie de sa créativité et est rentré dans le rang ; elle, venue d'Italie pour vivre «en grand», mais trop tôt résignée à une existence sans horizon. L'un comme l'autre sont passés à côté de leurs aspirations de jeunesse. C'est aussi ce qui les unit. S'ils partaient ensemble, ils se sentiraient assez forts pour réinventer leurs rêves. C'est cela qu'Eastwood ne cesse de suggérer. Avant de concevoir un épilogue qui tient en une scène, à la fois poignante et sèche, décapée de tout pathos mais d'une émotion imparable. L'histoire d'amour de Francesca, ces quatre journées qui ont failli changer sa vie, est racontée en flash-back. Trente ans après, alors qu'elle vient de mourir, ses enfants découvrent cet épisode dont ils avaient toujours tout ignoré. Ce sont les seules scènes où le cinéaste perd cette perspicacité fervente dont il nourrit le reste du film. Ce que les enfants de Francesca, présentés comme des adultes mal dans leur peau, ont à dire de la plus belle aventure qu'ait vécue leur mère est d'un piètre intérêt. Cette maladresse ponctuelle étonne. A moins qu'elle ne dissimule la «morale» de toute l'histoire: en maintenant secrète son histoire d'amour, Francesca a «sauvé» sa famille. Avec le recul, celle-ci apparaît si pitoyable qu'on se dit que Francesca aurait mieux fait de «vivre sa vie»... Cette **Route de Madison** est un passionnant jalon dans l'œuvre d'Eastwood, parce qu'il n'en a jamais autant dit sur la passion amoureuse. Et parce qu'il s'y dévoile comme jamais. Sur l'écran, face à Meryl Streep, qui n'a pas été aussi «vraie» depuis très longtemps, l'acteur Eastwood a remis tous

les attributs de la légende. Au fil de ses films, il avait commencé le travail de sape, jouant sur les défaillances et les doutes de son personnage vieillissant. Cette fois, il tombe complètement le masque et avance à visage découvert : bouleversé et bouleversant.

Isabelle Danel  
*Télérama - Les 60 meilleurs films de  
Cannes 95 à Cannes 96*

### Mélodrame testamentaire

Nous nous sommes fait depuis longtemps à l'idée qu'Eastwood n'était pas un auteur comme les autres. C'est un paradoxe mais c'est ainsi : le plus grand cinéaste américain actuel n'a nul besoin de revendiquer de manière ostentatoire un univers ou une vision du monde, mais peut, en revanche, arpenter chacun des genres, avec un style propre qu'il met à l'épreuve de n'importe quelle histoire. Ce style, tout de sobriété et de retenue, est celui d'un cinéaste classique dont la mise en scène est toujours d'une grande justesse, d'une grande honnêteté. Surtout, Eastwood évite les modes (cela se voit dans la manière de traiter les couleurs, le rythme, de respecter ses personnages : c'est un metteur en scène qui privilégie la rigueur sur les effets), et s'inscrit volontairement dans une temporalité autre que celle de la plupart des cinéastes américains d'aujourd'hui. Si cette histoire se passe au milieu des années 60, c'est aussi pour dire quelque chose d'essentiel sur nos années 90 : **The Bridges of Madison County** est indéniablement un film politique, ou plus exactement un film moral qui se situe en rupture radicale avec l'idéologie américaine du «politiquement correct». Car ce film dit, de manière très émouvante, qu'il ne faut pas passer à côté de l'amour, même quand on est une mère

de famille américaine perdue dans sa campagne, et que si le choix de sauvegarder la famille l'emporte au bout du compte sur la passion, il laisse alors un indéniable goût de cendre. Sous l'angle de la morale, il faut aussi remarquer que ce sont les adultes (le couple Eastwood-Meryl Streep, en l'occurrence) qui donnent à la génération actuelle (les enfants Johnson) une leçon de liberté... Eastwood s'affirme, là encore, comme un cinéaste décalé par rapport au puritanisme hollywoodien. (...)

Le film commence avec une scène où Michaël Johnson et sa sœur Caroline s'apprêtent à ouvrir l'enveloppe-testament de leur mère décédée. A l'intérieur, une petite clé qui ouvre un vieux coffre plein de reliques, d'objets insolites qui étonnent les enfants, un appareil-photo (leur mère n'en prenait pas), et surtout un journal intime. En commençant à le lire, les enfants Johnson découvrent tout un pan du passé de leur mère, à travers l'intense aventure amoureuse avec un homme de passage, le photographe Robert Kincaid. Immédiatement, le fils réagit mal en apprenant que sa mère a aimé un inconnu et vécu le restant de sa vie en entre-

tenant plus que le souvenir, le culte de cet amour. Il se scandalise de ce qu'elle ait fait le vœu d'être incinérée, plutôt que d'être mise en terre auprès de son défunt mari, en demandant que ses cendres soient dispersées du haut du pont de Roseman. (...)

Le film dure le temps de la lecture de ce journal intime : toute une nuit. Au petit matin, Michaël et Caroline, émus, seront réconciliés avec leur mère. Et nous aurons eu le temps de découvrir la belle histoire d'amour entre Francesca Johnson et Robert Kincaid.

La réussite du film vient de ce que Eastwood a cru à cette rencontre impossible, hasardeuse, qui ne dure que quelques jours de l'été 1965, dans un coin perdu d'Amérique. Comme tout mélo, le film tient sur cette croyance. (...)

Dans cette ferme paumée de l'Iowa, la rencontre a lieu entre une femme frustrée dans sa vie sentimentale et qui ne connaît rien du monde, et un homme qui raconte qu'il en a visité tous les recoins et parle avec passion de l'Afrique, des paysages, des animaux. On devine la suite. L'amour, le compte-à-rebours avant le retour de la famille Johnson, et



le dilemme de Francesca... La longue scène, à la fin, est magnifique, avec les deux voitures, sous une pluie battante, celle de Kincaid arrêtée alors que le feu est au vert, et derrière, celle du couple Johnson, avec Francesca la main nouée sur la portière... Cet art du mélo de suspendre le temps ! Robert Kincaid disparaît, sous la pluie, tel un fantôme qui n'a peut-être jamais existé, telle une figure appartenant déjà à la légende.

Clint Eastwood filme ce mélo avec mélancolie, créant le sentiment d'une théâtralité étrange. **The Bridges of Madison County** n'a peut-être pas la force et l'originalité de **Unforgiven** et de **A Perfect World**, ses deux récents chefs-d'œuvre, mais c'est un film émouvant et sincère, avec deux comédiens qui n'hésitent pas à se mettre à nu. Le mélo est un genre qui impose sa loi, et cette loi doit fonctionner pour le public le plus large. Eastwood respecte le genre tout en restant lui-même, c'est-à-dire fidèle à son goût pour les grandes solitudes. -

Serge Toubiana  
Cahiers du Cinéma n°494 - Sept. 1995

## Filmographie

<b>Un frisson dans la nuit</b> (Play misty for me)	1971
<b>L'homme des hautes plaines</b> (High plains drifter)	1973
<b>La sanction</b> (The eiger sanction)	1975
<b>Josey Wales, hors-la-loi</b> (The outlaw : Josey Wales)	1976
<b>L'épreuve de force</b> (The gauntlet)	1977
<b>Bronco Billy</b>	1980
<b>Firefox, l'arme absolue</b> (Firefox)	1982
<b>Honkytonk Man</b>	1982
<b>Le retour de l'inspecteur Harry</b> (Sudden impact)	1983
<b>Pale rider</b>	1985
<b>Le maître de guerre</b> (Heartbreak Ridge)	1986
<b>Bird</b>	1987
<b>Chasseur blanc, coeur noir</b> (White hunter, Black heart)	1989
<b>La relève</b> (The rookie)	1990
<b>Impitoyable</b> (Unforgiven)	1991
<b>Un monde parfait</b> (A perfect world)	1993

### Documents disponibles au France

Positif n°415 - Septembre 1995  
Cahiers du Cinéma n°494 - Septembre 1995  
Télérama - Les 60 meilleurs films de Cannes 95 à Cannes 96